

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Les petites bonnes œuvres / A. R

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1911, tome 13, p. 367-373

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Les petites bonnes œuvres

L'appel au bien ne reste jamais sans écho. Si la foule se laisse trop aisément égarer par les mensonges et les excitations, elle est susceptible aussi de se rallier au vrai et au beau, de vibrer aux nobles paroles et aux généreux exemples. On ne saurait trop redire que, sur la terre sans bornes et toujours féconde de la charité, la petite culture réussit aussi bien que la grande et est aussi nécessaire. Empêché de travailler au champ commun où croissent les œuvres puissantes et vigoureuses, on n'en cultivera que plus activement, plus soigneusement son bout de jardin, l'enclos étroit, mais fleuri, où, en toute saison, peuvent s'épanouir les petites bonnes œuvres.

Les petites bonnes œuvres sont pour les isolés, les modestes, les peu fortunés, et ils les font aussi bien et même mieux que les forts, les puissants, les riches, voués à des tâches plus étendues et plus actives.

Ceux-là, pour peu qu'ils veuillent porter consciencieusement leur fardeau, en seront vite accablés. Les exigences d'autrui dépasseront toujours leurs moyens ; leur dévouement, mesuré par l'injustice et l'ingratitude humaine, paraîtra toujours insuffisant. Feraient-ils des miracles, que ces miracles resteraient bien au-dessous de ce qu'on attendait d'eux.

Ayez une supériorité quelconque de situation ou de fortune, soyez homme politique ou homme d'affaire, à la tête d'une entreprise un peu vaste ou d'une industrie un peu fructueuse, trouvez-vous enfin, d'une manière ou d'une autre, le point de mire dans un cercle plus ou moins étendu, et, aussitôt vous servirez de phare à tous les désorientés ; vous paraîtrez, à une foule de malheureux ou de mécontents, la planche de salut à laquelle ils se cramponneront, jusqu'à ce que — et ce ne sera pas

long — votre pouvoir ou vos ressources aient sombré sous le nombre.

Vous ne direz pas « non » aux sollicitateurs, mais vous ne pourrez bientôt plus dire toujours « oui », vous serez obligé d'avouer « je ne peux pas » de répéter cent fois cette parole, cruelle à votre cœur, d'autant plus cruelle qu'elle ne sera pas comprise. Personne n'admettra que vous ne puissiez faire la petite bonne œuvre sollicitée, justement parce que vous faites de grandes œuvres parce que vous avez départi votre argent et votre temps à des misères plus pressantes, plus profondes, plus obligatoires à secourir. C'est la raison et le devoir qui vous interdisent de nouveaux efforts, car, en voulant tout mener de front, vous arriverez à tout manquer.

« Il a telle fortune, qu'était-ce donc pour lui qu'un billet de mille francs de plus ou de moins ? elle dispose de telle influence, que lui coûtait-il d'en user une fois de plus ? » répéteront avec amertume ceux que vous n'aurez pu satisfaire, et ils ne songeront pas à se dire que bien d'autres avant eux ont tenu ce même raisonnement naïf.

Additionnez le nombre des billets de mille francs, des recommandations, des places, demandés à cette personne riche ou influente, et voyez ce qu'il resterait de sa fortune ou de son crédit si, pendant une année, un mois seulement, elle avait obtempéré à toutes les requêtes.

Hélas ! il est des bornes à la munificence des rois, même à la munificence de cette grande reine, la charité !

Celle-ci pourtant ne se décourage jamais. Où ses ministres et ses trésoriers se déclarent impuissants, des serviteurs plus humbles, mais plus nombreux, vont réussir, et, par milliers de mains s'accompliront ces milliers de petites bonnes œuvres, forcément négligées de ceux qui soutiennent les grandes.

Ces derniers, moissonneurs glorieux, se sont chargés

des misères publiques. A d'autres, glaneurs infatigables, de découvrir les peines, les embarras, les ennuis même qu'ils peuvent soulager, et leur labeur ne sera ni moins ardu, ni moins méritoire.

Peut-être n'y aurait-il pas besoin de tant de grandes œuvres, si chacun faisait toutes les petites bonnes œuvres à sa portée.

La plupart des préjugés ne tiendraient pas contre cinq minutes de raisonnement. Mais qui donc prend cinq minutes pour raisonner de choses abstraites, au milieu de tant de choses vivantes, pressantes, harcelantes, encombrant la vie moderne !

Un de ces préjugés est le principal obstacle aux petites bonnes œuvres. Il consiste dans cette étrange persuasion, implantée dans beaucoup de cerveaux, qu'on ne peut faire le bien qu'à coup d'argent. Or, pour donner de l'argent, la première condition est d'en avoir, et, même dans la classe aisée, il est beaucoup de personnes dont le revenu suffit tout juste à supporter de lourdes charges de famille ou de situation ; beaucoup aussi, qui, étant en puissance de parents ou de mari, n'ont pas la libre disposition des ressources communes. « Je ne puis faire aucun bien », diront-elles avec un soupir de regret, mais aussi de soulagement, car elles croiront abdiquer en même temps que le plus noble des bonheurs, la plus lourde des responsabilités de ce monde.

Calcul erroné s'il en fût. Il y a, pour faire le bien, d'autres moyens que l'argent, et l'on est d'autant plus obligé d'user de ces moyens que l'on ne peut s'acquitter, par l'aumône matérielle, de l'universelle dette de la charité.

L'argent ! mais pour que l'argent fût en ce monde l'unique et tout puissant remède, il faudrait aussi que

le manque d'argent fût le seul mal de l'espèce humaine ! Or qu'est-ce que le manque d'argent dans la masse de nos infirmités et de nos douleurs ? qu'est-ce que la plainte de la pauvreté, le cri même de l'indigence, dans le concert de gémissements s'élevant de la terre ? Qu'est-ce que la misère proprement dite, au milieu de nos innombrables misères ?

« Plaie d'argent n'est pas mortelle » et ceux qui regrettent si fort de n'avoir pas d'onguent pour cette plaie de l'humanité ont une consolation toute trouvée, c'est de penser ses autres blessures qui deviendront peut-être mortelles si on ne les soigne pas.

Celles-là, tout le monde peut y mettre au moins un peu de baume ; tout le monde peut faire, à défaut de grandes œuvres, de petites bonnes œuvres.

Les petites bonnes œuvres ne coûtent pas grand'chose, mais, comme elles ne rapportent absolument rien, elles constituent tout de même, au point de vue de la charité, une excellente spéculation.

Les petites bonnes œuvres peuvent s'accomplir chaque jour et partout, sans effort, sans démarches, sans empiéter sur les occupations, sans que personne s'en aperçoive, sans que le bénéficiaire, le plus souvent, dise « merci ». Il en aura profité, c'est l'essentiel.

En certaines circonstances, un mot aimable, un regard, un sourire seront déjà une petite, toute petite bonne œuvre. Dans l'ordinaire de la vie la petite bonne œuvre consistera dans une pensée délicate, une attention du cœur, une patience méritoire ; la course ou la perte de temps que l'on s'imposera pour aller voir un malade ou un solitaire, les paroles douces et adroites qu'on fera l'effort de trouver pour consoler ou distraire un affligé, le bon conseil donné avec un véritable oubli de soi et un désir sincère du bien d'autrui, l'intervention discrète et habile qui facilitera une réconciliation ; et moins que

cela, de petits services presque insignifiants rendus avec une complaisance facile, qui en double le prix, telle une commission ennuyeuse dont on se charge, une recherche fastidieuse à laquelle on se livre pour être utile aux autres, pour satisfaire même les fantaisies de ceux à qui personne ne passe de caprices.

Les petites bonnes œuvres ont encore un avantage, c'est qu'elles peuvent grandir. Elles viennent du cœur, et vont au cœur par conséquent : d'où l'impossibilité d'en mesurer d'avance les résultats. Qui peut prévoir les miracles dont est capable un cœur généreux, ni les impressions dont sera susceptible un cœur blessé, ulcéré, gris de malheur ou de révolte ? Si on le savait, on ne passerait pas à côté de certaines misères morales sans leur faire la charité d'un témoignage de sympathie, ou d'une marque de politesse, de cette monnaie de billon que, sans s'exposer, on peut jeter, même au hasard, au pauvre rencontré sur sa route. Quelques âmes ont, vis-à-vis des indifférents, des inconnus, l'intuition de cette aumône opportune, et ce léger secours a suffi parfois à empêcher des catastrophes, tel un morceau de pain, conservant la vie à un affamé.

Très souvent, les invitations pourraient figurer parmi les petites bonnes œuvres. Pour combien d'isolés, de personnes sans fortune ou privées de toute distraction, une invitation n'est-elle pas un rayon de soleil dans une semaine, une saison ou une année moroses ? et comment trouverait-on ces convives-là ennuyeux, lorsqu'on pense au plaisir qu'on leur fait.

Les visites, qui sont pour beaucoup de gens une corvée, peuvent devenir des plus intéressantes, si on les utilise pour les petites bonnes œuvres. Elles seront fertiles en occasions. Ce sera un nouveau venu à accueillir, un délaissé à qui tenir compagnie dans son coin, un vieillard de qui on écouterait patiemment les redites, une jeune fille

à marier que l'on mettra en valeur, un absent que l'on défendra, une personne méritante à qui l'on décernera un éloge opportun. Quelle récolte à faire au cours d'une visite, à l'un de ces « jours » où se colportent tous les propos de la ville, et quel triage à opérer dans ce qu'on aura recueilli ? D'un côté un méchant potin à jeter à l'oubli, de l'autre des indications utiles à garder, à cataloguer, à resservir au besoin. On n'a pas idée des petites bonnes œuvres qu'on tirerait rien que de ce fonds de sa mémoire et de sa présence d'esprit.

M^{me} X..., vient de raconter qu'elle cherche à faire donner des leçons de piano à sa fille, vite on pense à M^{llc} L., excellent professeur, et qui a si grand besoin d'avoir quelques élèves. Un autre visiteur parle d'une place devenue vacante, on s'empresse de la signaler à telle amie qui a tant de peine à caser un fils digne d'intérêt. Et voici un jeune homme pour lequel s'ouvre un avenir, voilà une travailleuse gagnant sa vie. N'a-t-on pas fait autant et plus de bien secourable qu'on en eût fait avec les quelques louis dont on regrettait si fort tout à l'heure de ne pouvoir disposer. Que reste-t-il à envier aux riches dans le domaine de la charité, même matériellement effective ?

On aura même sur les riches un avantage. Toutes les bourses ont un fond, mais plus on donnera, plus on aura à donner, quand on puise dans son intelligence et dans son cœur.

Un homme, qui a consacré sa vie entière aux œuvres de bienfaisance, disait : « Si chacun, lorsque son voisin s'enfonce, lui tendait seulement le bout du doigt, nous n'aurions pas à nous jeter tous les jours à l'eau pour repêcher tant de gens, et pour laisser, hélas, tant de noyés au fond de l'océan de misère. »

Faire une petite bonne œuvre, c'est tendre le bout du doigt à la détresse humaine. Il faut faire souvent ce

geste de fraternité, il faut le faire aisément, et avec grâce si possible. Une petite bonne œuvre bien faite en vaut deux, et beaucoup de petites bonnes œuvres finissent par en valoir une grande.

A. R.